

L'automne des meurtres (fiction sur une île de l'Atlantique)

Benjamin Pradet

Number 161, Spring 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96688ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pradet, B. (2021). L'automne des meurtres (fiction sur une île de l'Atlantique). *Les écrits*, (161), 78–82.

L'AUTOMNE DES MEURTRES
(FICTION SUR UNE ÎLE DE L'ATLANTIQUE)

ALICE. – Je n'aurais pas cru que, comme ça, ça pouvait tourner. Que tu pouvais devenir méchant, au point de me cogner au visage et, je ne m'étais jamais adonnée à penser que, la peur pouvait remplir un corps d'un coup comme la vague, comme on entend depuis tout petits que les vagues font, et on nous répète de faire attention, la minute qu'on quitte la maison, même si c'est pas au bord de la mer qu'on va toujours quand on sort.

Quand t'es sorti de l'auto d'où tu m'avais fait sortir, et que tu m'as cognée encore, en plein visage, mais avec une grosse pierre, cette fois, ramassée dans la gravelle éparpillée, jusque là j'avais jamais encore imaginé que tu pouvais être à la fois l'eau de la mer, qui me noyait sous la forme de la peur, et aussi la roche contre quoi j'étais jetée, contre quoi la mer me frappait pour m'écrabouiller. À la fois j'étais sur le point de la mort, et aussi sur le point de renaître dans une lumière que j'avais jamais dit que je voulais l'allumer.

Et maintenant j'y pense, je me dis que c'est rien qu'une autre fois où tu ne m'as pas demandé mon avis, et où ça ne m'est pas venu à l'esprit que quand même moi j'aurais pu te le donner. J'aurais pas cru que toi, quiconque, pouvait tourner mal comme ça. Et maintenant je ne peux plus rien donner, ni même mon avis ou la vérité.

Dans les rues, dans les maisons, j'entends les gens se dire : « Oh elle s'est probablement lancée dehors dans la gravelle pendant que la voiture roulait et là elle est restée inconsciente on ne sait pas on ne peut pas savoir c'est quoi, elle a-tu essayé de se sauver c'est quoi? », mais c'est drôle, dans tout ce que j'entends de ce que les gens ne peuvent pas savoir, c'est toujours moi quand même, je suis toujours celle qui fait les choses, que les gens ne peuvent pas savoir, je me lance et je me cogne, je reste là, je suis l'inconsciente qui s'est lancée, me cogne la face, je reste là inconsciente comme sûrement j'ai tout le temps été pour me ramasser pantelante avec toi, l'inconsciente, je veux dire l'innocente, maudite innocente, et dans tout, il n'y a jamais personne pour me faire subir les choses, pour me les faire à moi. Il n'y a jamais la possibilité du scénario qui me semble est la réalité, que moi je me souviens qu'il est arrivé, et qu'à force de ne pas l'entendre dire par personne, moi-même je commence à en douter, et moi-même je deviens personne.

SIMON. – Mais je sais que, c'est pas vrai, pas vrai que je suis rien, ou personne, depuis hier ce qui me monte c'est que, au moins je suis Celui qui te porte sur

son dos, une sorte de chameau dans un désert, ou un éléphant plutôt, parce que je ne suis pas moins gros que ça, avec tout ce que je ressens et tout le reste de ce que je pense et que je comprends pas, qui est embrouillé en moi-même et qui m'est hermétique même à moi-même.

Tout ce que je peux savoir, c'est que désormais je vais être au moins fort d'être un papa qui transporte son petit gars de chaton sur son dos, un gros matou qui porte sur mon dos mon tout petit chaton de gars sur mon dos, dans le désert que moi-même j'ai émietté toute sa surface de sable autour de moi et pour l'éternité. Je vais être ça et du chagrin, au moins rien que ça.

Dans l'île, ça aura été, pendant une semaine, l'automne où le monde se sera demandé :

« Qu'est-ce qui est arrivé à la fille de la Grosse Île, oh mais elle s'est probablement lancée dehors dans la gravelle, c'est quoi, c'est-tu qu'elle a eu peur, c'est-tu qu'elle a voulu se sauver? »,

pendant une semaine le monde il aura jaser de ça sans rien trouver, jusqu'à temps qu'une histoire pire encore prenne le dessus, que je n'avais pas prévue, j'avais pas organisé qu'une fille de la Grosse Île allait mourir la semaine avant que mon père allait mourir, j'avais pas prévu massacrer papa, je m'excuse à la fille de la Grosse Île d'avoir fait qu'on oubliait déjà qu'elle était morte, avoir fait qu'elle n'était plus la seule massacrée, je m'excuse, mais je veux juste surtout pas en prendre plus que j'en ai sur mon dos d'éléphant.

Comment on a pu me permettre, je sais pas, mais quand ils m'ont trouvé la police m'ont emmené j'ai dit : « Mon petit gars, mon petit gars est tout seul à maison, faut que j'aille voir »

la police m'ont emmené faire un détour par chez nous pour voir, quand j'ai compris, comme revenu sur Terre, que j'étais rendu chez papa, c'est là qu'ils m'ont trouvé, la police m'ont embarqué pour aller voir la maison, la police les services sociaux sont venus voir la maison m'ont escorté : « On va aller voir. »

À la maison, Sam tu as couru dans l'entrée quand j'ai rentré, mon beau petit gars tu m'as sauté dessus, j'ai pensé

« Faire comme normal aller le coucher dans son lit peut-être »

ça fait que tu m'as sauté dessus d'un élan je t'ai pris au vol je t'ai monté sur mon dos, au début tu te faisais aller comme si à dos d'un cheval, la tête bien haute, toi tu ne pouvais pas te méfier moi j'ai pensé furtif

« La dernière fois que je vois mon gars, c'est-tu, peut-être la dernière fois que »

toi la tête bien haute mais dès que j'ai entamé le corridor où c'est le plancher inégal, sinon c'est la vie qui n'a jamais été droite-droite, j'ai senti tu déposais ta petite joue contre moi et là, une grande nappe de tendresse m'est tombée dessus, une vraie vague de chaleur dans ma mienne de tête, pendant que tes petits cheveux soyeux me caressaient le cou une oreille, j'avancais comme une bête de bât endolorie dans le corridor d'échos, tenant pas trop fort le sac de patates de petit gars pour pas te blesser, quelqu'un s'époumonait dans ma mienne de tête, en dessous de ton accolade pleine d'affection j'ai, frissonné je m'ai, abandonné au bonheur et j'ai rêvé de plus faire de mal à personne mais, je m'ai remis tout de suite à avoir peur, sentant que c'était au-dessus de mes forces de faire ça.

ALICE. – Et si j'avais déjà eu l'envie de me retrancher, ce n'est pas pour autant que je voulais que ma vie finisse dans la noirceur, comme ça, au bord de la route. En dessous de constellations qui n'étaient pas vraies. C'était pour atteindre quelque chose que des gens appellent *l'ataraxie*. D'autres gens diraient *retranchement*. D'autres diraient *l'absolu*.

Des fois l'été, les soirs sont chauds comme les jours. C'est la brise qui fait qu'on est encore capables d'aimer, aimer nos vêtements qui sont salés, aimer les mains qui touchent notre sueur. On fait des pique-niques de bières autour de feux qu'on finit par fuir pour ne pas être vus en train de nous embrasser. Je t'ai suivi. C'est comme ça que tout a commencé, dans les grosses dunes, personne nous a trouvés. On a enlevé nos vêtements. Les filles comme moi sont ambivalentes, je peux parler seulement pour moi, mais moi je rêvais de garçons comme toi, qui rêvent de racheter le bateau de pêche de leur père, qui vont devenir le père d'un petit gars qui les suivra partout, un p'tit botte qui ne lâchera pas son père d'une semelle. Je rêvais d'une vie dans l'île comme tout le monde, quand le monde aime penser qu'on est des survivants, des résilients de la mer qui donne de chance à personne. On est dégoulinants de passer proche mourir, de frôler la mer capitonnée. On colmate nos fissures, on est des survivants, des résilients, mais aussi je rêvais de quelque chose de plus doux que ça, de pas intense comme ça, de moins mouvant. Quelque chose que des gens appellent *l'ataraxie*. C'est pas un mot d'ici. C'est un mot d'en dehors, je ne sais pas d'où. Je sais que j'ai été dans les dunes loin du feu avec toi. Plus qu'une fois, plus qu'un soir.

J'ai dit

«Nomme-moi une constellation que tu connais. Nomme-moi une constellation

que tu vois.»

C'est l'idée que j'avais de ce qu'il faut dire quand on se retrouve comme ça sous le ciel étoilé. C'est l'idée que je me faisais d'une histoire belle d'amoureux.

Tu m'as répondu

«Je vois la constellation du Lapin.

– Ça existe pas, ça, la constellation du Lapin.

– Je te le dis, je la vois, moi.» Que tu m'as dit. «Je te le dis tu vas me suivre encore plus loin dans les dunes, à bout de souffle on va faire les lapins, tu vas me laisser faire, tu vas me laisser faire ce que je veux, tu vas voir des étoiles pis tu vas voir la constellation du Lapin.»

J'aurais pas cru que, comme ça, ça pouvait tourner. Les roues ont continué à tourner sur moi et tu t'es éloigné dans la voiture après, après tu t'es arrêté revenir cogner un peu encore et j'avais pas imaginé ce genre-là de détachement, de retranchement, d'ataraxie. J'avais imaginé que ça serait comme du bonheur, comme de la paix. C'était pas. Pas de la paix, mais j'avais beau avoir mal, sentir que ton poids allait venir à bout de tout me démantibuler, j'ai pensé ça doit être ça la force de la mer. Le moment où il faut être survivant devant la force de la mer. C'est ça, venir d'ici. Résilier. Des fois jusqu'à crever, des fois.

JULIEN. – Sauf que je suis pas à la hauteur de papa, de maman, de grand-papa, de grand-maman. Ils racontent qu'ils ont connu des temps bien pires. Ils disent qu'aujourd'hui on en fait tout un plat, d'être heureux, un plat de n'importe quoi au fond. Que les jeunes veulent plus travailler en dehors de la maison mais qu'ils veulent tout le monde être vus partout. C'est pour ça que le Subway est jamais ouvert, que le Tim ferme à deux heures, les après-midis. Tous les après-midis, tous les jours.

Au Tim à une heure et demie, je regarde les marées humaines qui sont venues radoter que les temps étaient bien pires, avant. Je suis content d'avoir arrêté l'école pour venir au Tim tous les jours à une heure et demie patauger dans les marées humaines, entendre rien dire que chialer.

À l'école, à dix-sept ans on en sait autant que l'enseignante qui pourrait aller rien dire au Tim. J'apprends plus en montant l'escalier du Cap les midis avant d'aller voir la fermeture du Tim. En regardant tout le tour, en étant observatoire avec mes yeux d'homme qui va devenir.

Je rêve d'atteindre quelque chose que des gens appellent *la blancheur*. Je rêve de me retrancher. De plus appartenir à rien, de plus avoir de rôle à jouer. C'est comme être fatigué, mais juste du cœur. Sans s'être désâmé à l'ouvrage. Si j'avais l'audace d'admirer le bonhomme père de deux enfants qui vient de massacrer son vieux père, je l'admèrerais, j'admèrerais un schizophrène – «Il n'était pas bien» a confié sa mère.

Si j'avais eu l'audace de massacrer papa, maman, grand-papa, grand-maman, j'aurais mis le pied sur le chemin de la blancheur. Sûrement j'aurais passé un bout de temps au centre de détention dans l'île. J'y aurais été tout seul, dans le centre, et tout seul dans ma petite cellule. Je n'aurais pas eu de rôle à jouer, je me serais tu. Après, un moment donné, j'aurais pris le chemin des airs dans un manteau capitoné. On m'aurait échappé sur le continent, où j'aurais continué d'être à personne.

Ce n'est pas que je veux échapper à la vie.

Ce n'est pas que je veux être un moine.

Je veux juste effacer quelque chose.

Et ce n'est pas que le monde, ici, sont des incapables, ou capables juste de se tenir au Tim. Au fond le monde sont trop bons pour ce que je suis capable, moi, de donner. Ils sont même des héros, et imbéciles de pas se rendre compte à quel point. Héros de vivre la vie telle quelle. La réalité normale de la vie. Sans réfléchir deux fois.

Si j'avais l'audace de vivre parmi le monde en jouant un rôle, c'est ici dans l'île que je voudrais vivre. Dans l'île, la qualité que je préfère chez les hommes, c'est l'ambivalence que leurs doigts ont développée pour prendre soin des bateaux: forts comme des bœufs, tendres comme des agneaux. La qualité que je préfère chez les femmes, c'est la cécité dans leurs yeux: leurs yeux aveugles à voir les bœufs. Les yeux des femmes sont juste assez gros pour juste voir les agneaux.

-

Benjamin Pradet est diplômé du programme d'écriture dramatique de l'École nationale de théâtre du Canada. Il a traduit la pièce *Lungs*, de Duncan MacMillan (*Des arbres*, la Licorne, 2016). Il vit à Québec.
